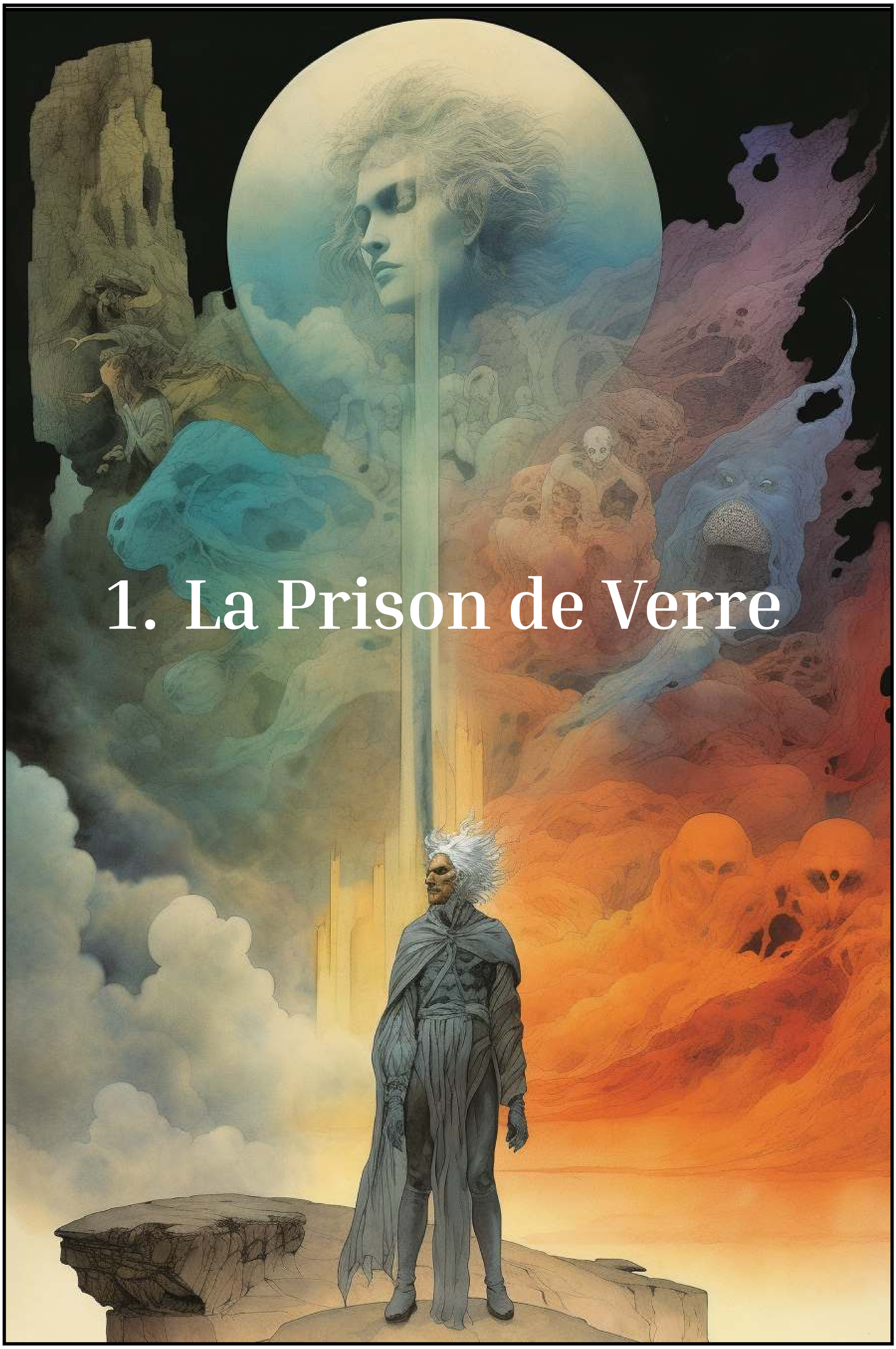
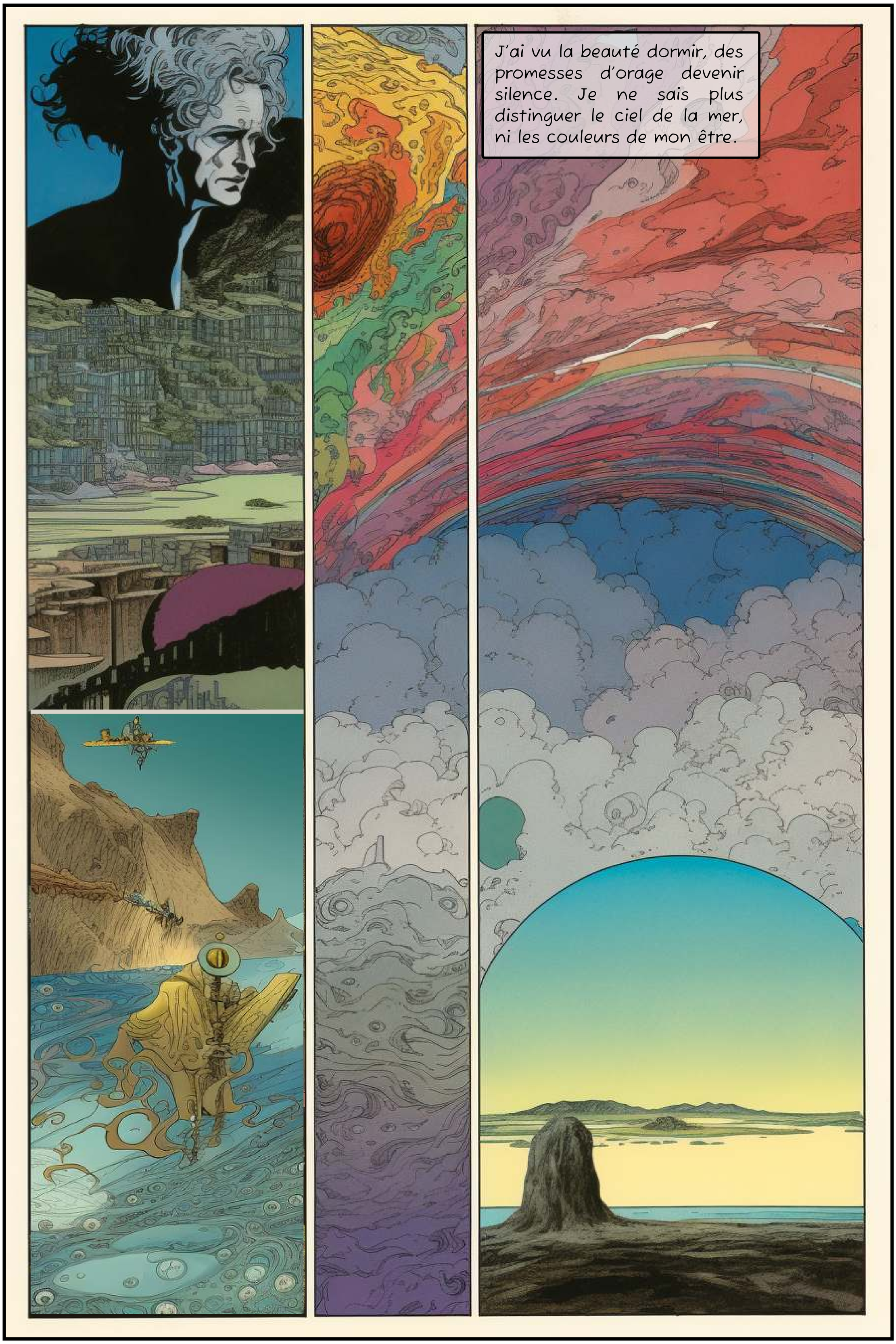
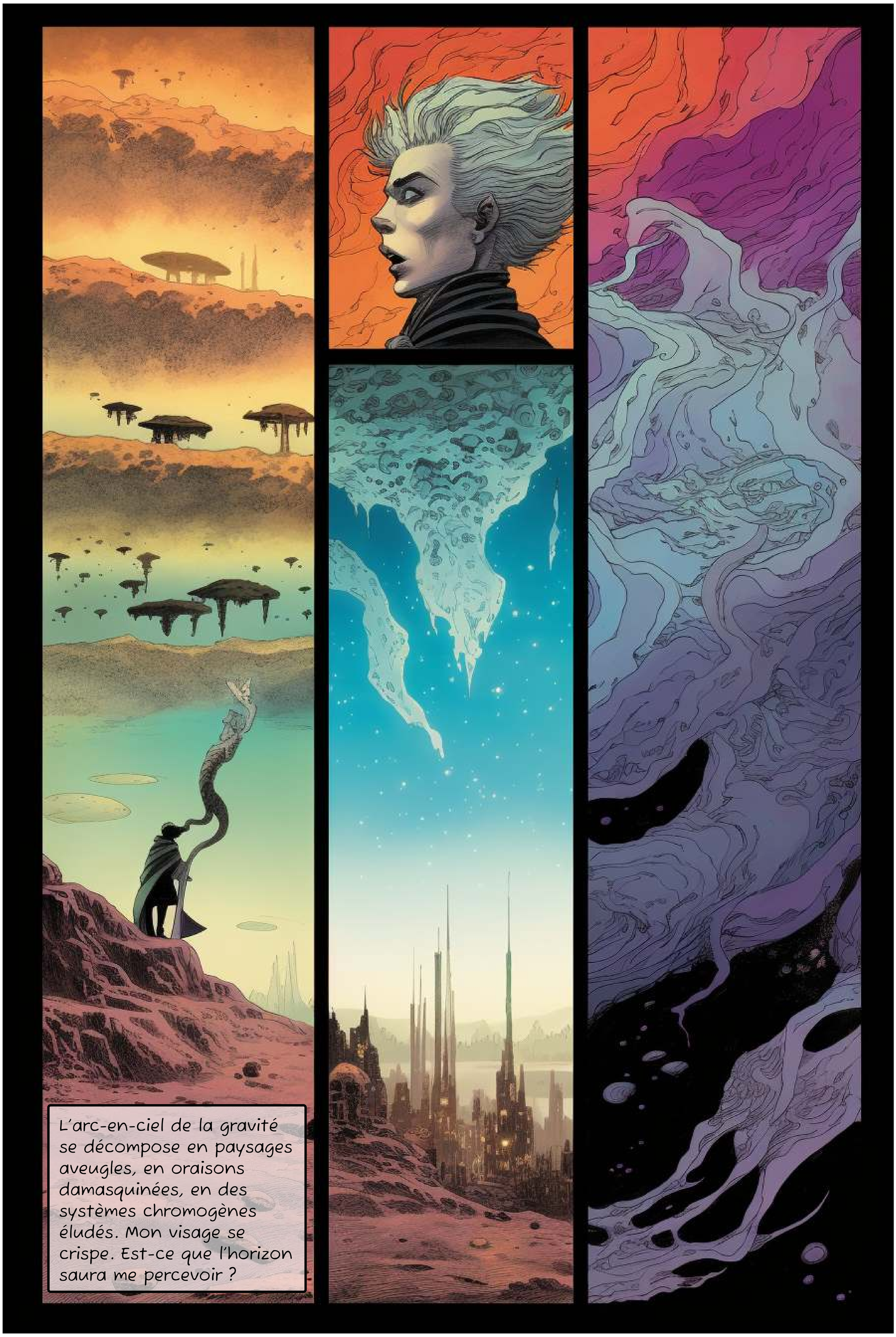
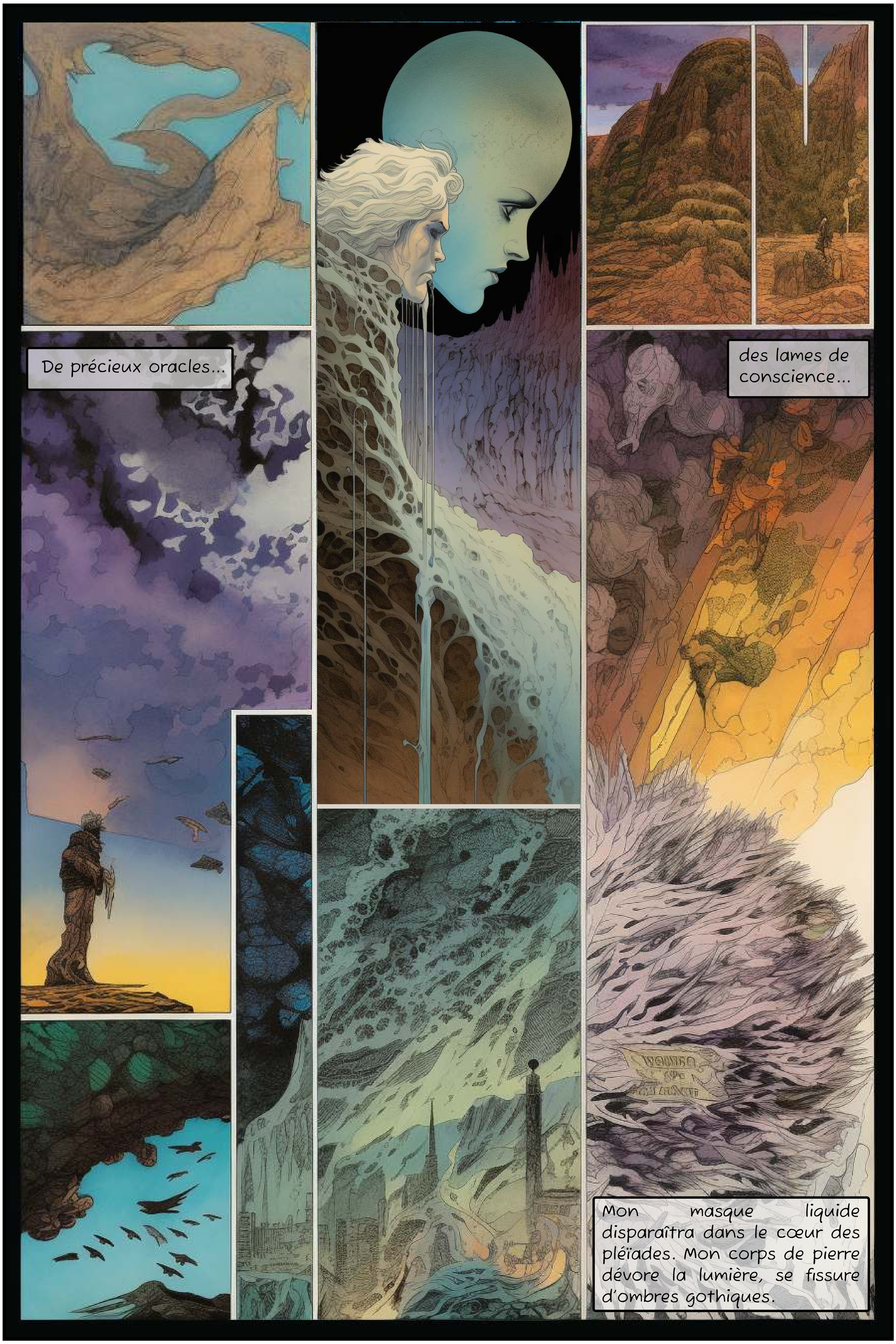


1. La Prison de Verre


J'ai vu la beauté dormir, des promesses d'orage devenir silence. Je ne sais plus distinguer le ciel de la mer, ni les couleurs de mon être.


L'arc-en-ciel de la gravité se décompose en paysages aveugles, en oraisons damasquinées, en des systèmes chromogènes éludés. Mon visage se crispe. Est-ce que l'horizon saura me percevoir ?


De précieux oracles...
des lames de conscience...
Mon masque liquide disparaîtra dans le cœur des pléïades. Mon corps de pierre dévore la lumière, se fissure d'ombres gothiques.

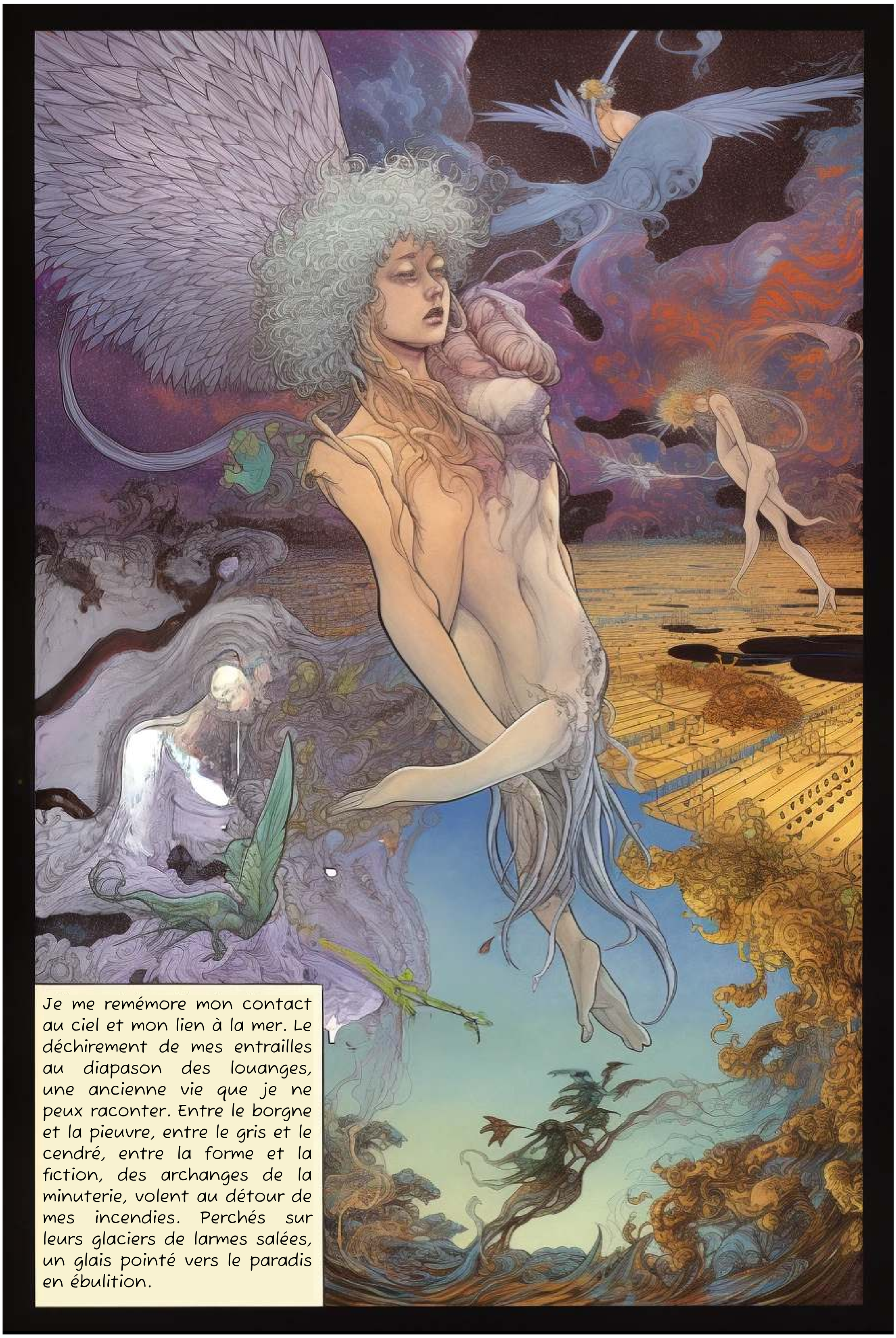
Des lentilles célestes : les prismes de mon language intérieur se déversent de leurs aubes...

rouges d'antan...

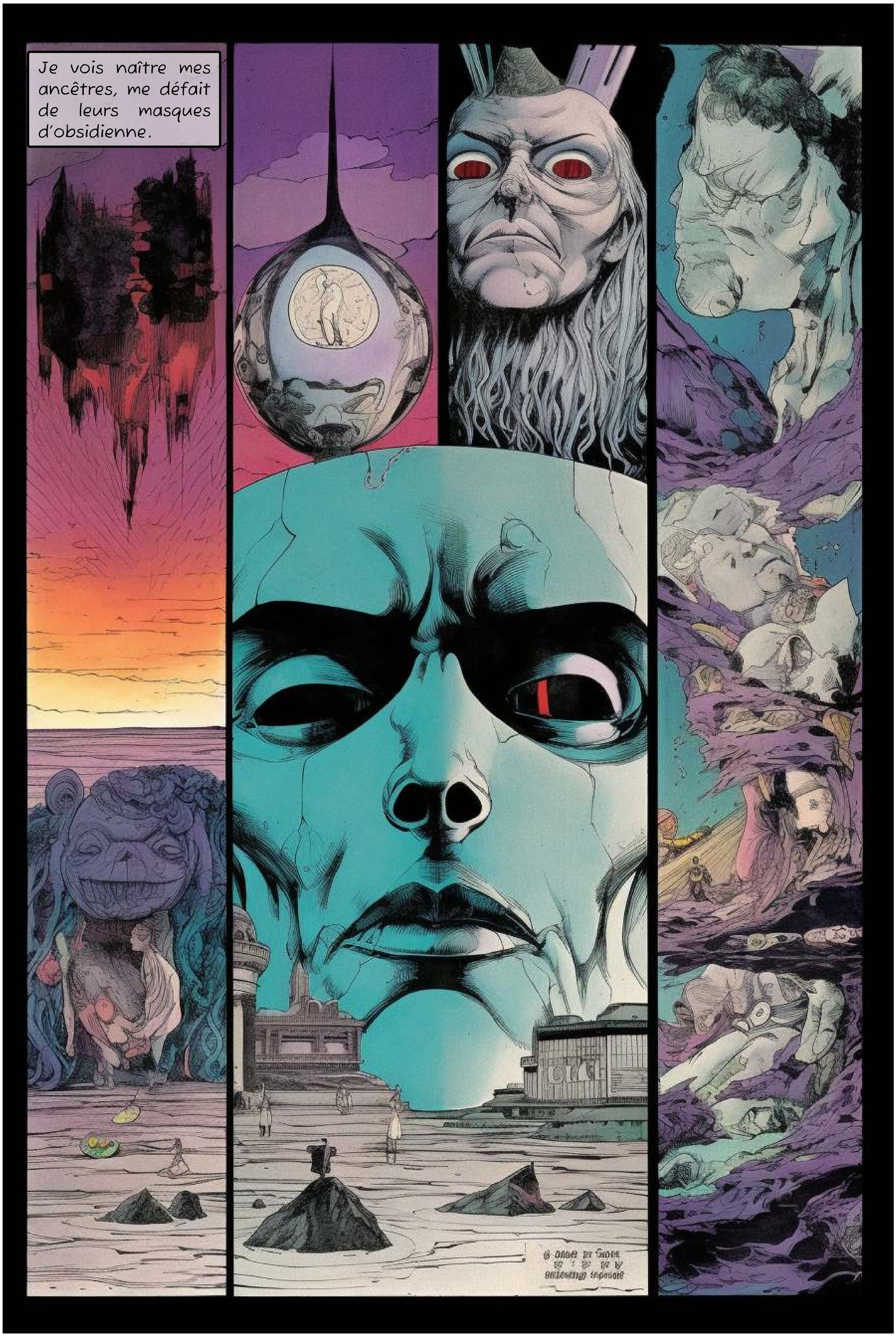
Ma mère est une matrice sensible...

une marée d'oiseaux sublimés.

Lorsque je ferme les yeux, tout apparaît, la réalité qui me dévore, les points de suspension sur mon visage, les empereurs d'anciennes civilisations qui se transpercent le cœur pour un souvenir, et les horloges grand-père devenues fumée...

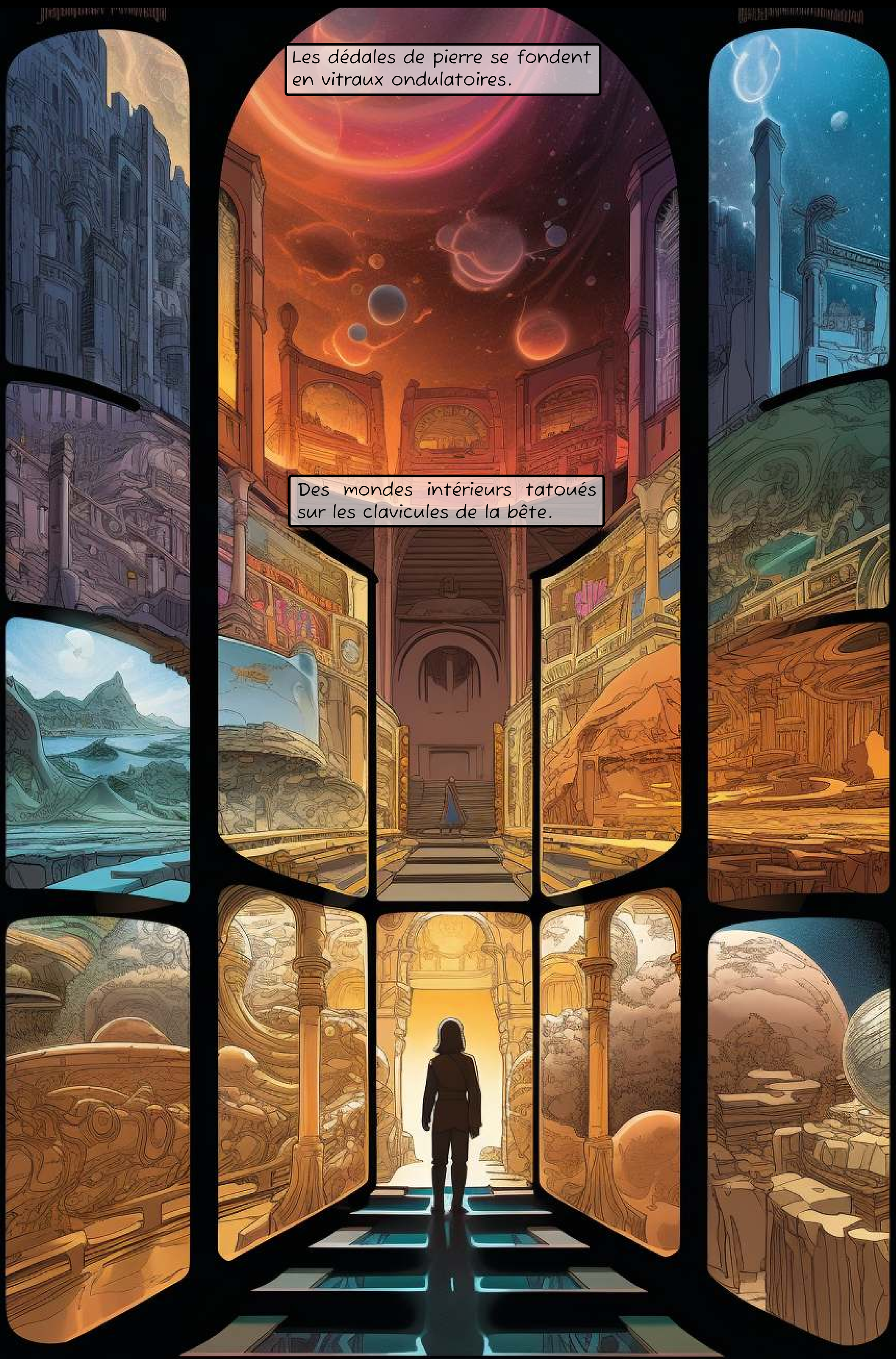


Je me remémore mon contact au ciel et mon lien à la mer. Le déchirement de mes entrailles au diapason des louanges, une ancienne vie que je ne peux raconter. Entre le borgne et la pieuvre, entre le gris et le cendré, entre la forme et la fiction, des archanges de la minuterie, volent au détour de mes incendies. Perchés sur leurs glaciers de larmes salées, un glais pointé vers le paradis en ébulition.

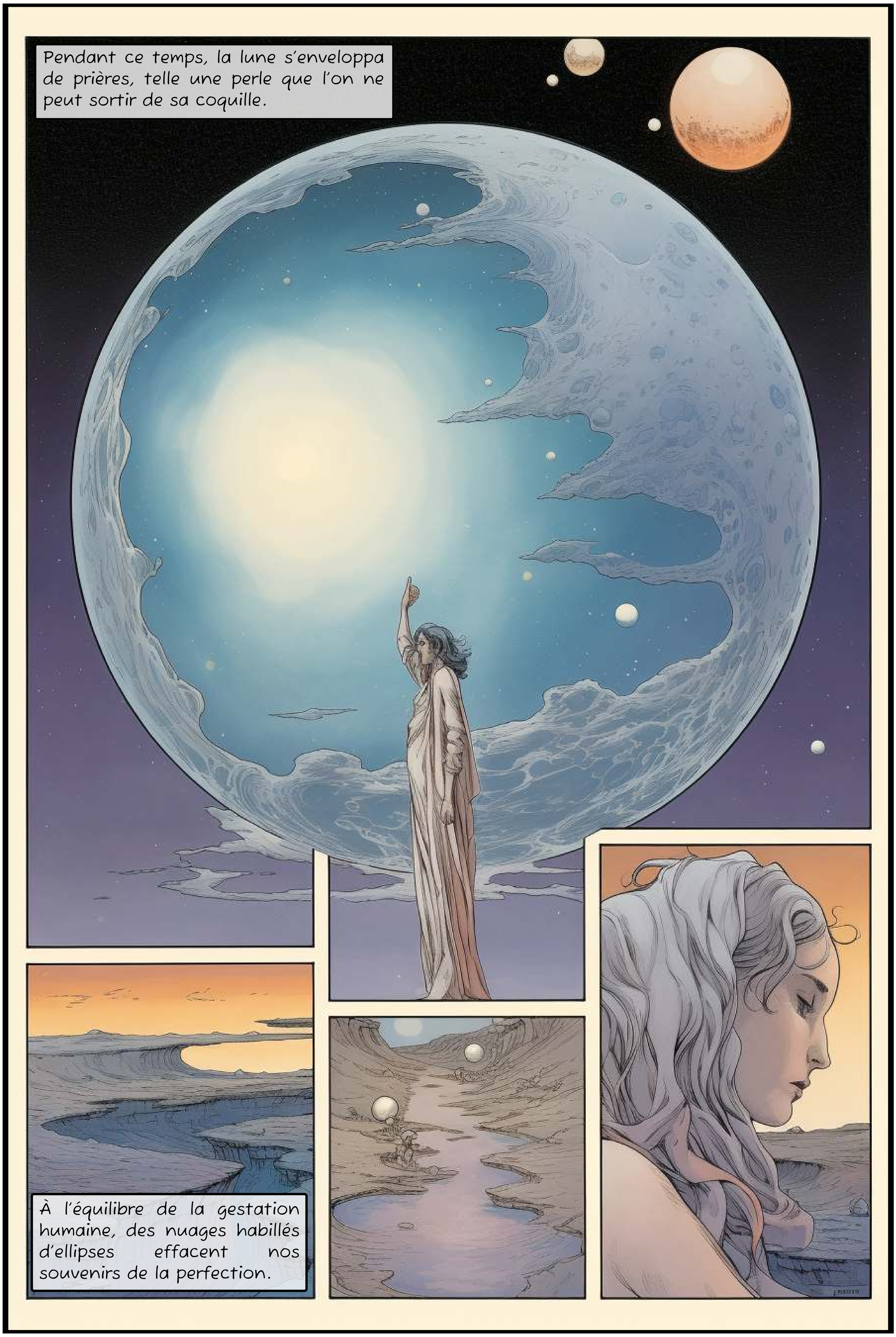

Je vois naître mes ancêtres, me défait de leurs masques d'obsidienne.

Au fil des millénaires, les visages de pierre se sont empilés, érodés de leurs vies, érigeant un refuge aux langues mortes, aux miroirs brisés qui ne parlent pas le même univers. Chaque marche est une existence, une histoire à raconter que les marées emportent au matin. Les pèlerins disent qu'en son ventre siège un soleil.

L'œil immortel est sans paupière dans le centre de la tour de Babel, car les dieux ne dorment jamais.
Ne guettent-ils pas notre ascension, plus vieux que l'interdit, plus jeunes que le printemps ? De leurs traces occultées nous avons forgé l'égide des murmures, des glaces noires sous lesquelles dansent les abîmes opacifiants.

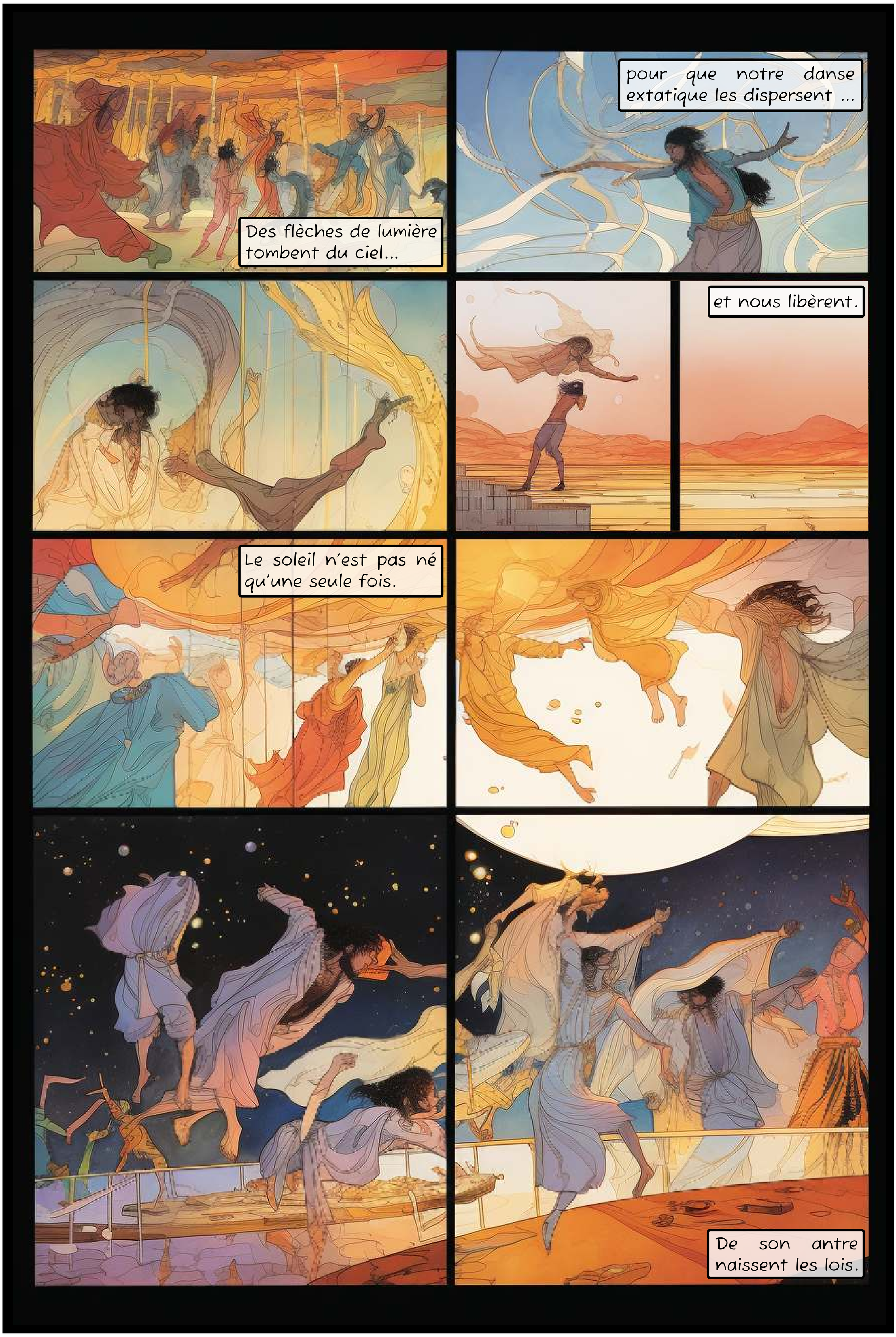

Les dédales de pierre se fondent en vitraux ondulatoires.
Des mondes intérieurs tatoués sur les clavicules de la bête.

La tour de Babel se transforma en antenne tellurique, en un champ d'énergie libre. Le sol ascendant, des faisceaux de logos électriques transperçaient la croûte de l'Éden. La tour de Babel incarne le refuge sempiternel. La cacophonie qui y règne est une endorphine pour l'esprit nu, un mirage pour l'esprit vu.


Pendant ce temps, la lune s'enveloppa de prières, telle une perle que l'on ne peut sortir de sa coquille.
À l'équilibre de la gestation humaine, des nuages habillés d'ellipses effacent nos souvenirs de la perfection.

L'égide en suspension imprègne les corps de sel et de sucre. Sous le miroir d'ambre, tout ne brille qu'un instant.

Au centre de la tour, les pèlerins s'amoncellent autour de l'altar invisible. Les êtres du ciel commencent à fondre, et chaque goutte d'ombre qui en tombe ne fait qu'offrir mille reflets du réel aux êtres pris de vertige.


Des flèches de lumière tombent du ciel...
pour que notre danse extatique les dispersent ...
et nous libèrent.
Le soleil n'est pas né qu'une seule fois.
De son antre naissent les lois.

Un étrange sillon se libère de moi, me transperçe, me canalyse.

Je ne sens plus mon corps.

J'atteins le point critique...

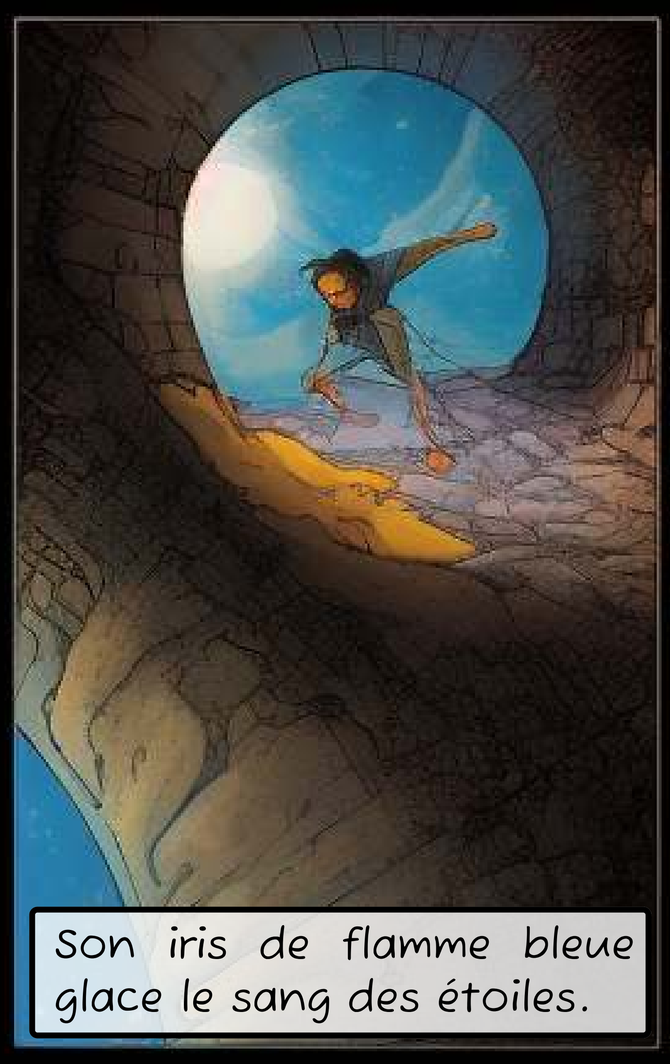
lorsque l'énergie libre nous consume...

pour que les arcanes perdent leurs noms.

Les êtres de lumière ne laissent aucune trace... ils se libèrent de la masse.

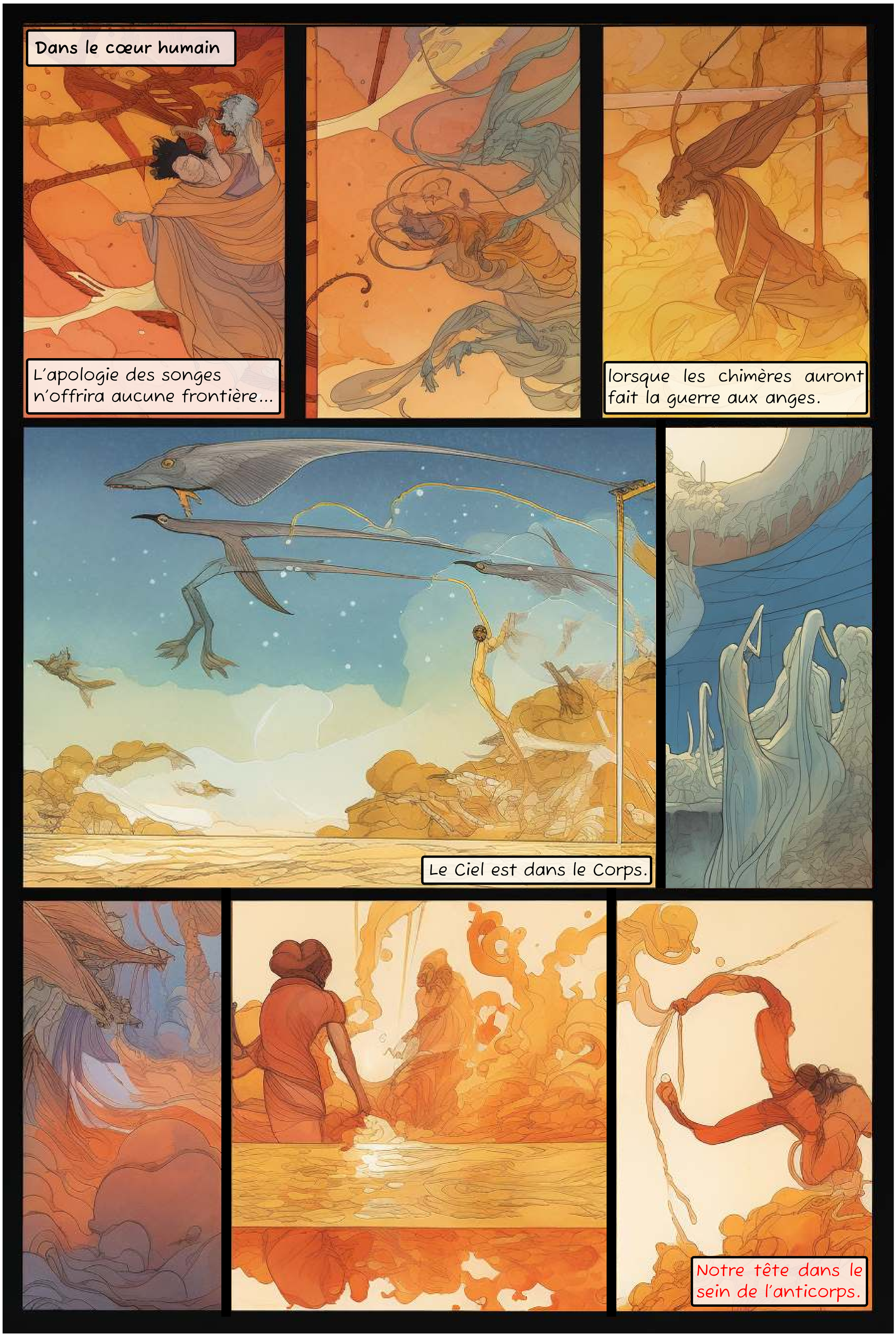
Dans le cœur de la bête
L'Œuf de Chaos est dans l'incubateur, ce réceptacle à la fois vulnérable et souverain. Les histoires de mille êtres en un seul être. Goutte à goutte.

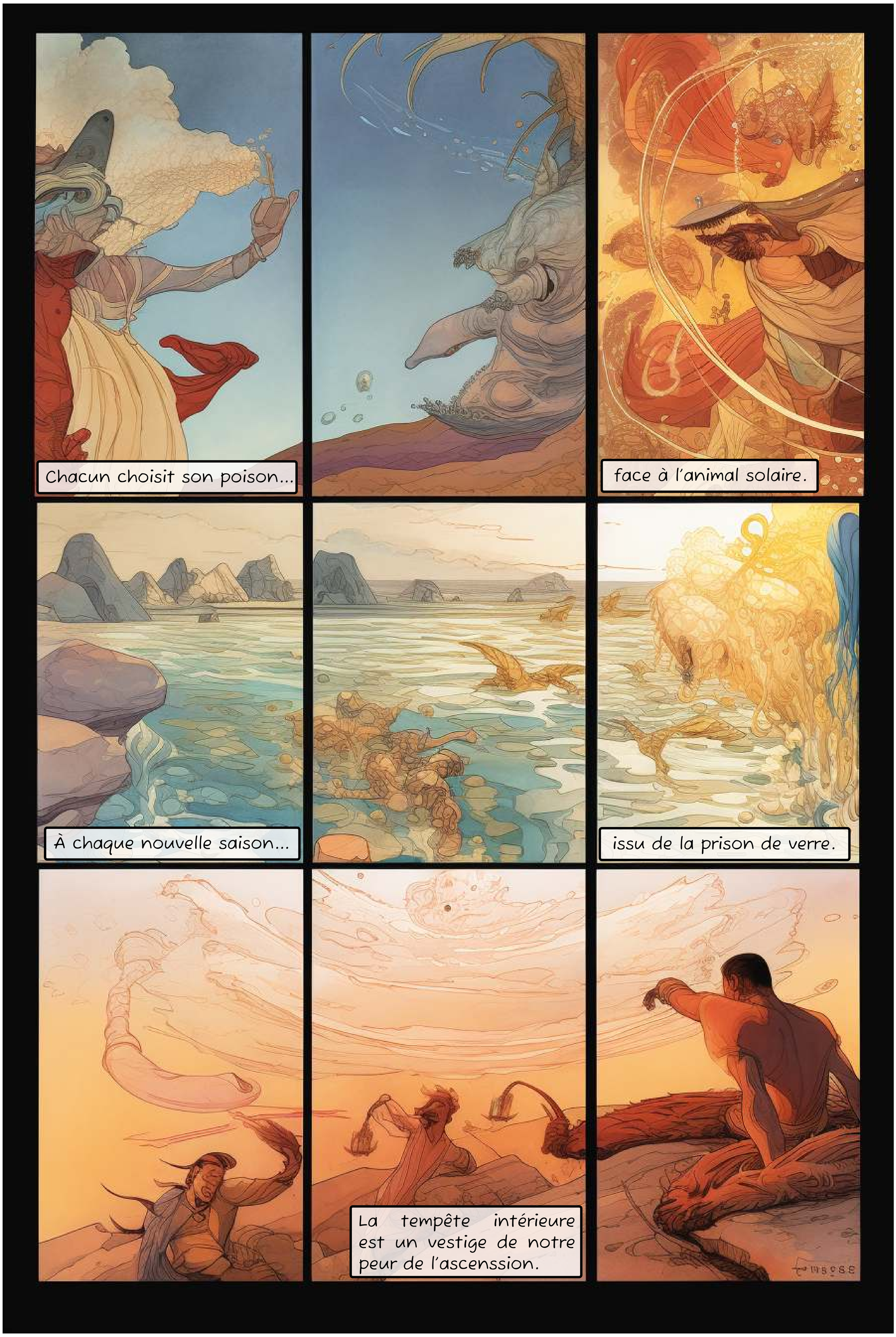
Le serpent est docile, lorsque nous ne pouvons le voir.


Son iris de flamme bleue glace le sang des étoiles.

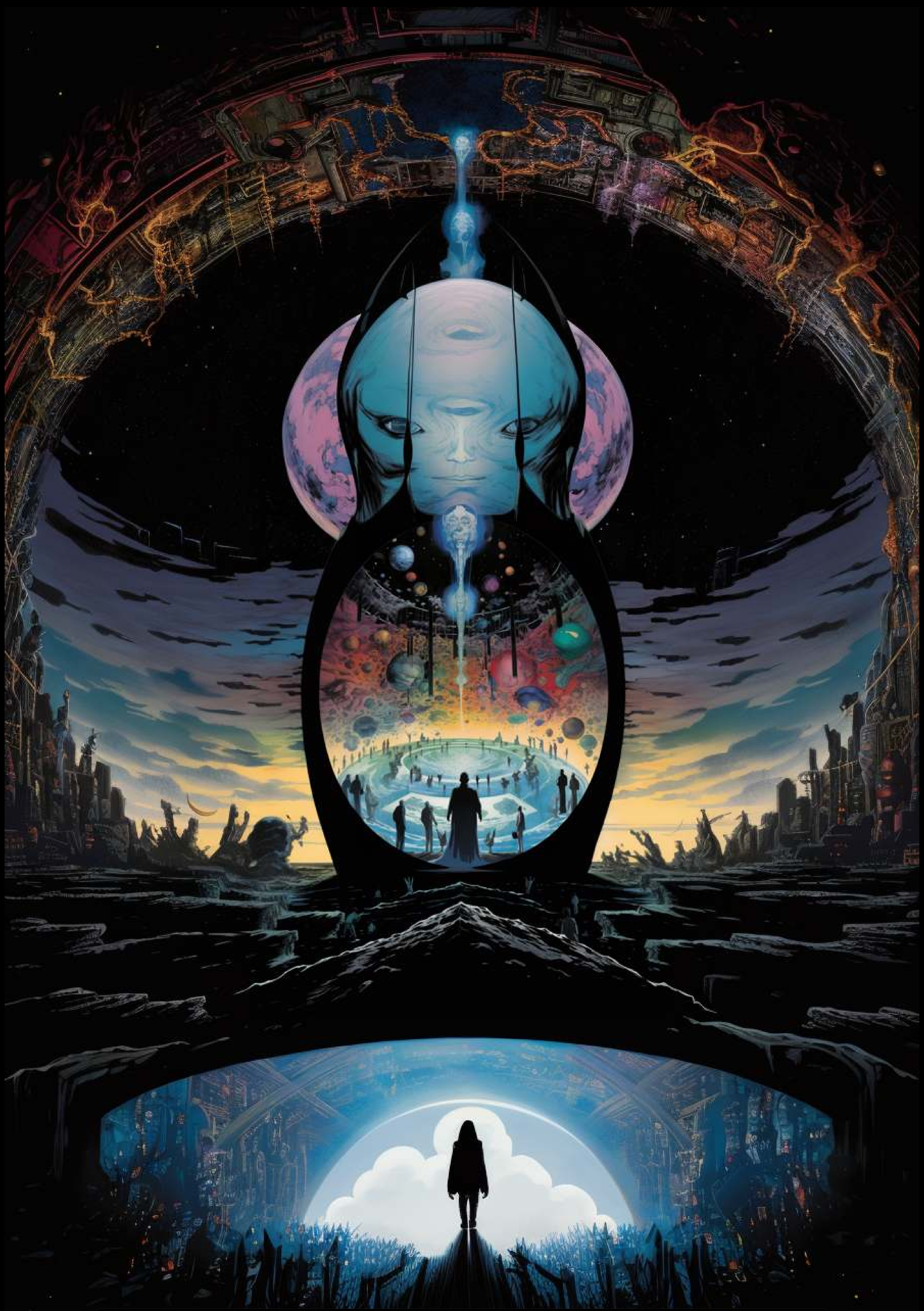
Apoptose, la mort programmée des microcosmes.

Une forge ancienne que nous avons enterrée tel un débris cosmique.

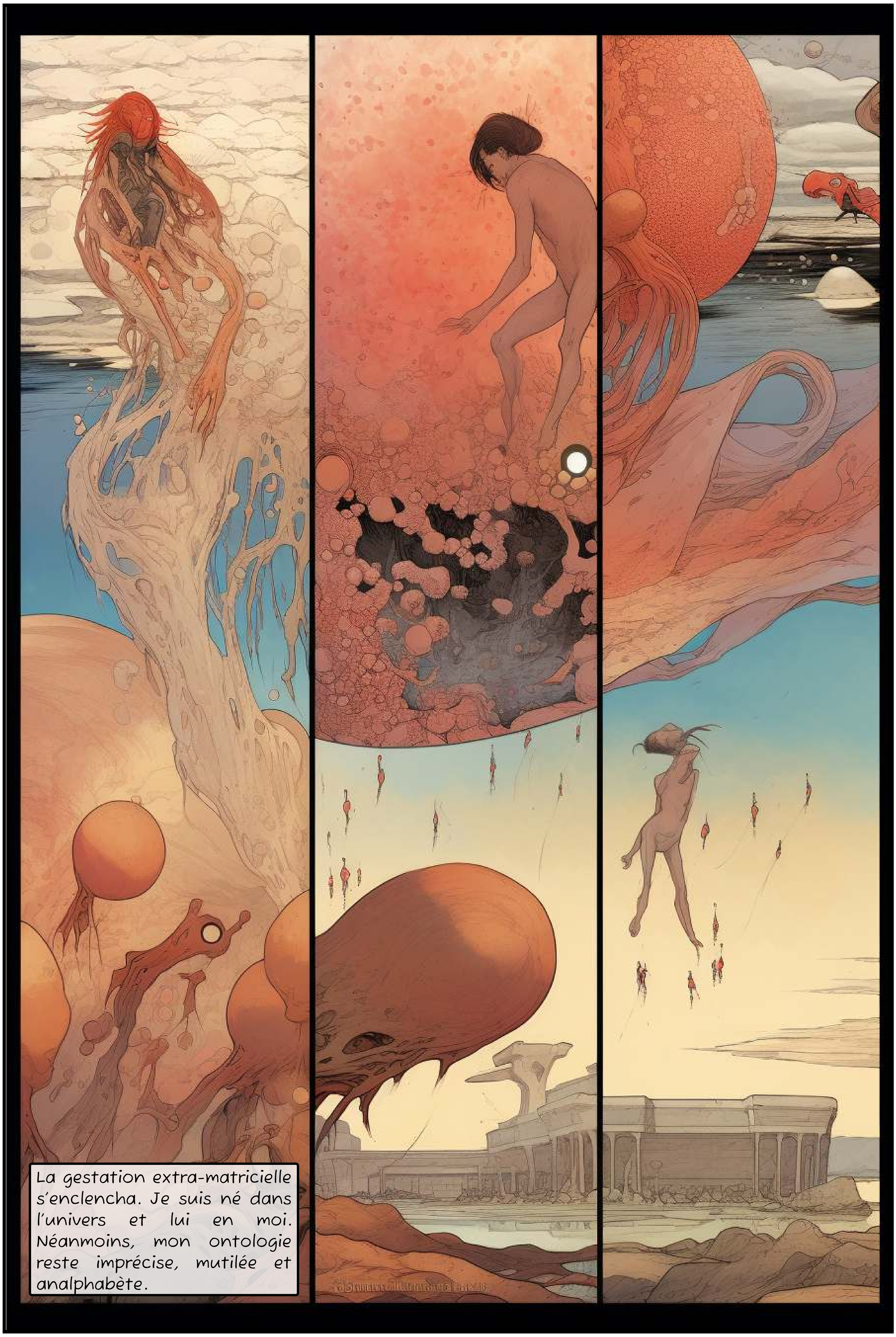

Dans le cœur humain
L'apologie des songes n'offrira aucune frontière...
lorsque les chimères auront fait la guerre aux anges.
Le Ciel est dans le Corps.
Notre tête dans le sein de l'anticorps.


Chacun choisit son poison...
face à l'animal solaire.
À chaque nouvelle saison...
issu de la prison de verre.
La tempête intérieure est un vestige de notre peur de l'ascenssion.

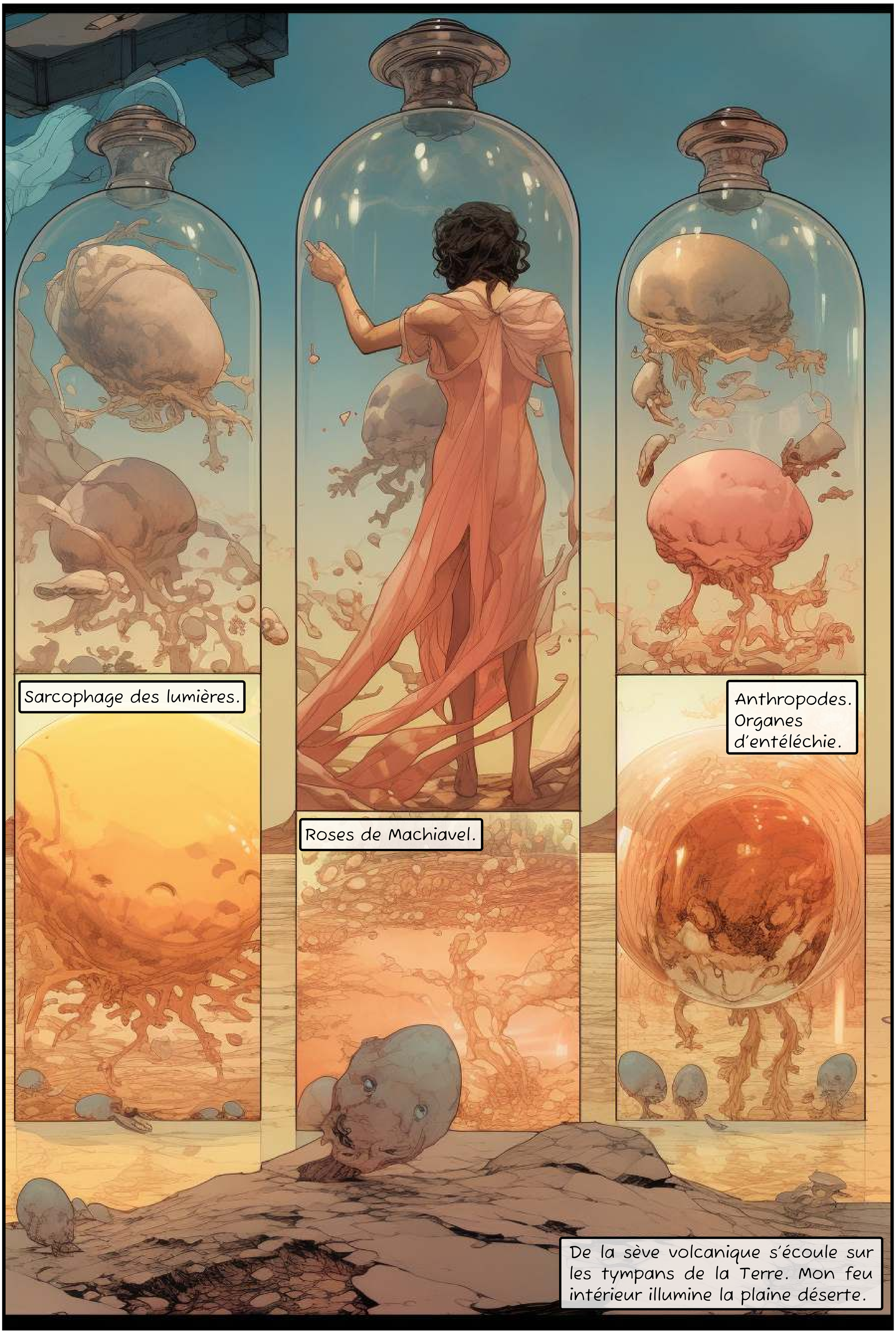
Sous la lumière diaphane d'une lune bleue, la danse ultime d'un corps, au milieu de la nécropole.

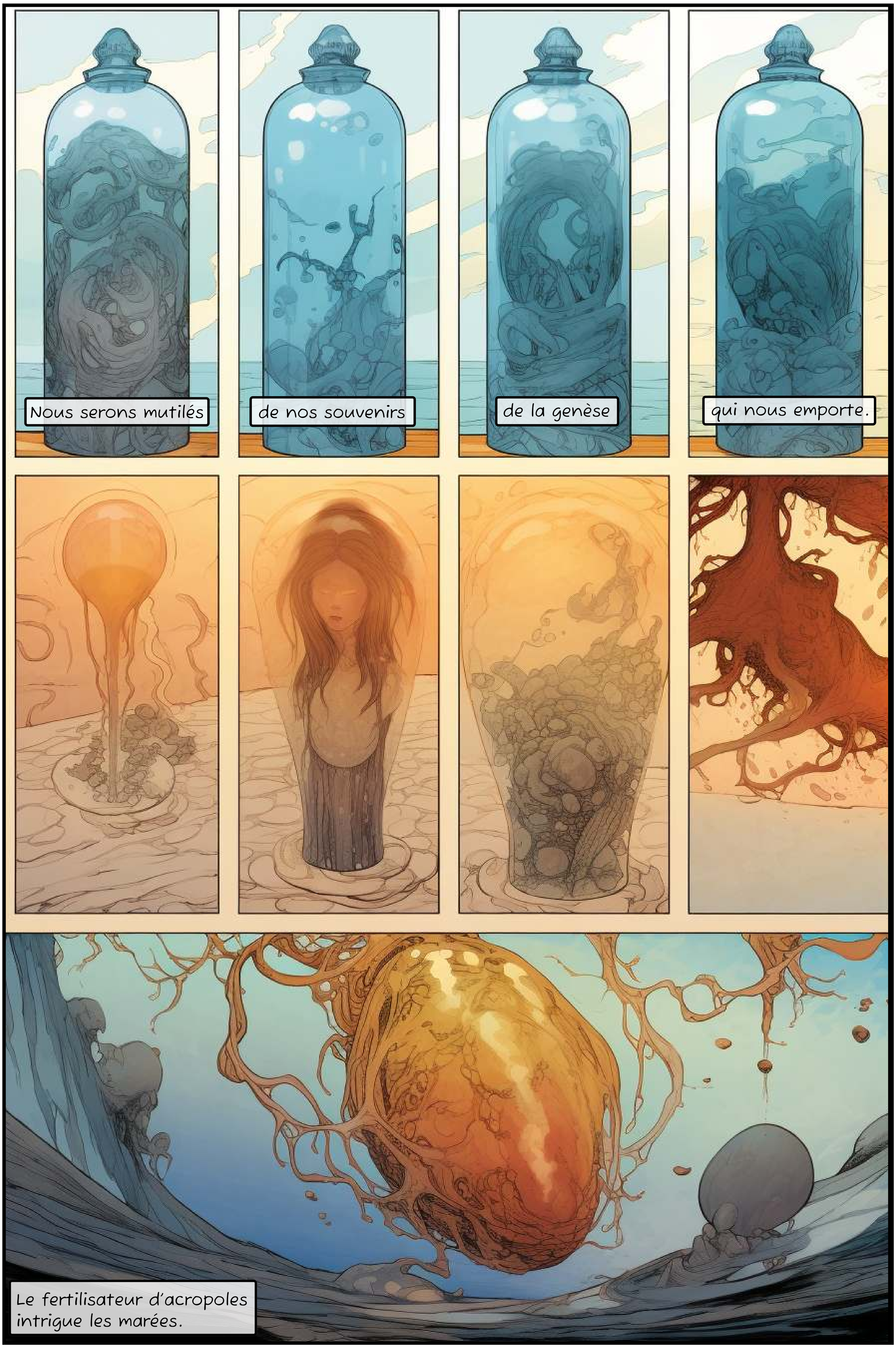


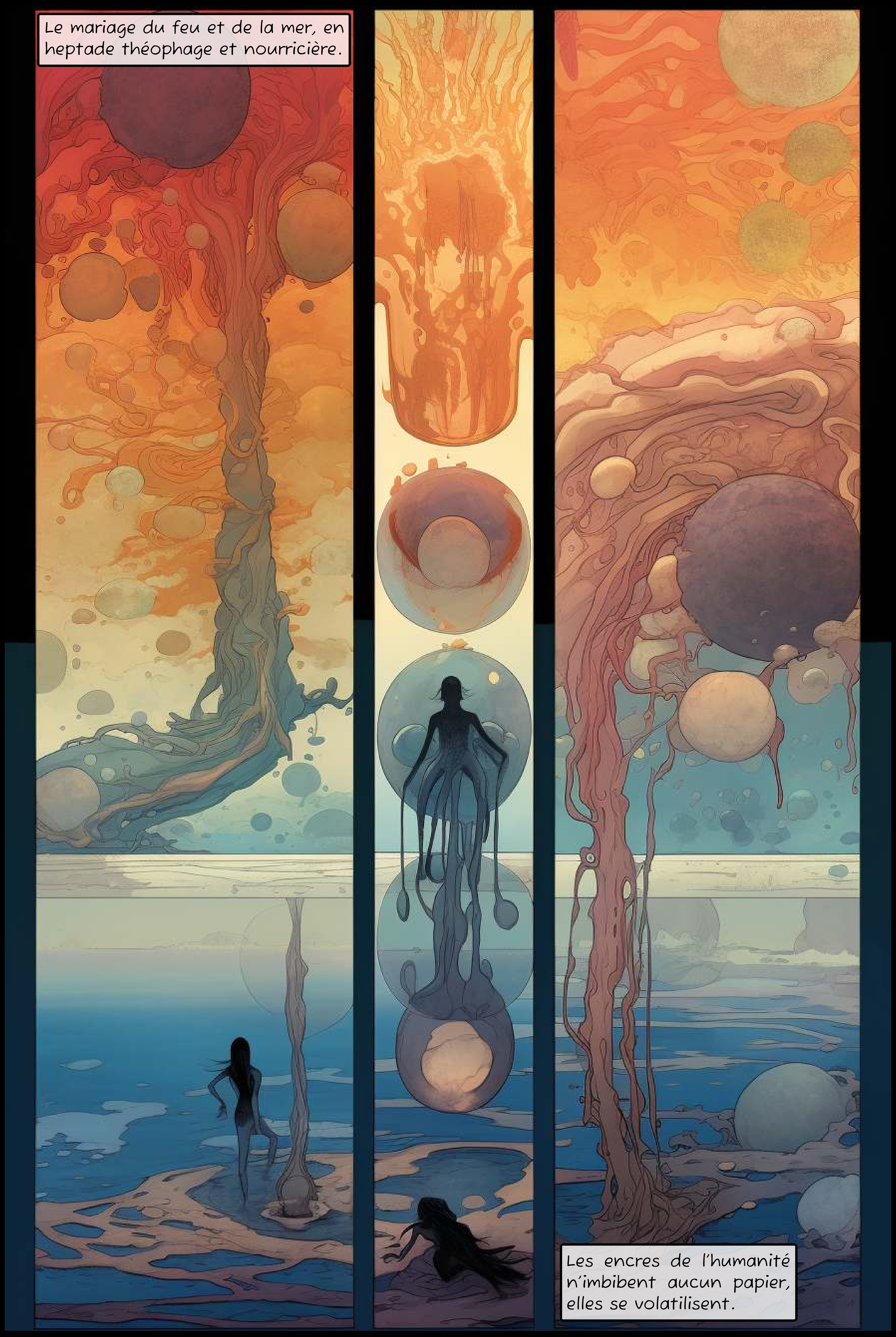
L'espace intérieur et l'espace extérieur sont le même. La division de notre être n'est qu'un miroir déformé. Il ne suffit pas de briser la coquille pour être libre.


La gestation extra-matricielle s'enclencha. Je suis né dans l'univers et lui en moi. Néanmoins, mon ontologie reste imprécise, mutilée et analphabète.

Une cloche de verre semble cacher un autre monde.
Trop transparente pour ne pas être suspecte.
Mon bras devient racine, bulbe, polytrope infusé.
Des ventouses, des typhons, des linceuls. Peut-être que les racines du ciel sont ici-bas, tels des vaisseaux de lymphe et d'opium, prêts à décoller de ma rétine.


Sarcophage des lumières.
Roses de Machiavel.
Anthropodes. Organes d'entéléchie.
De la sève volcanique s'écoule sur les tympans de la Terre. Mon feu intérieur illumine la plaine déserte.

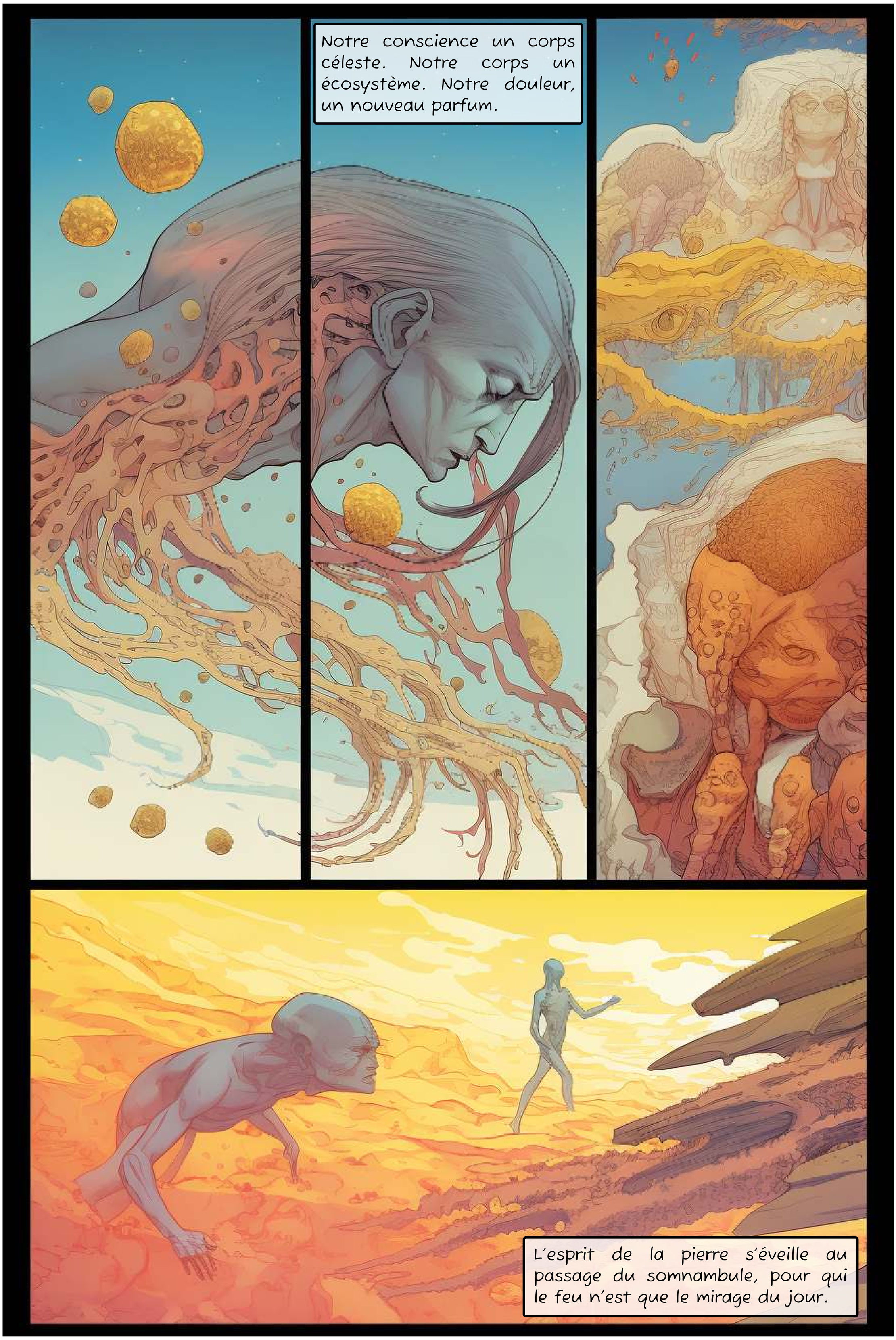

Nous serons mutilés
de nos souvenirs
de la genèse
qui nous emporte.
Le fertilisateur d'acropoles intrigue les marées.

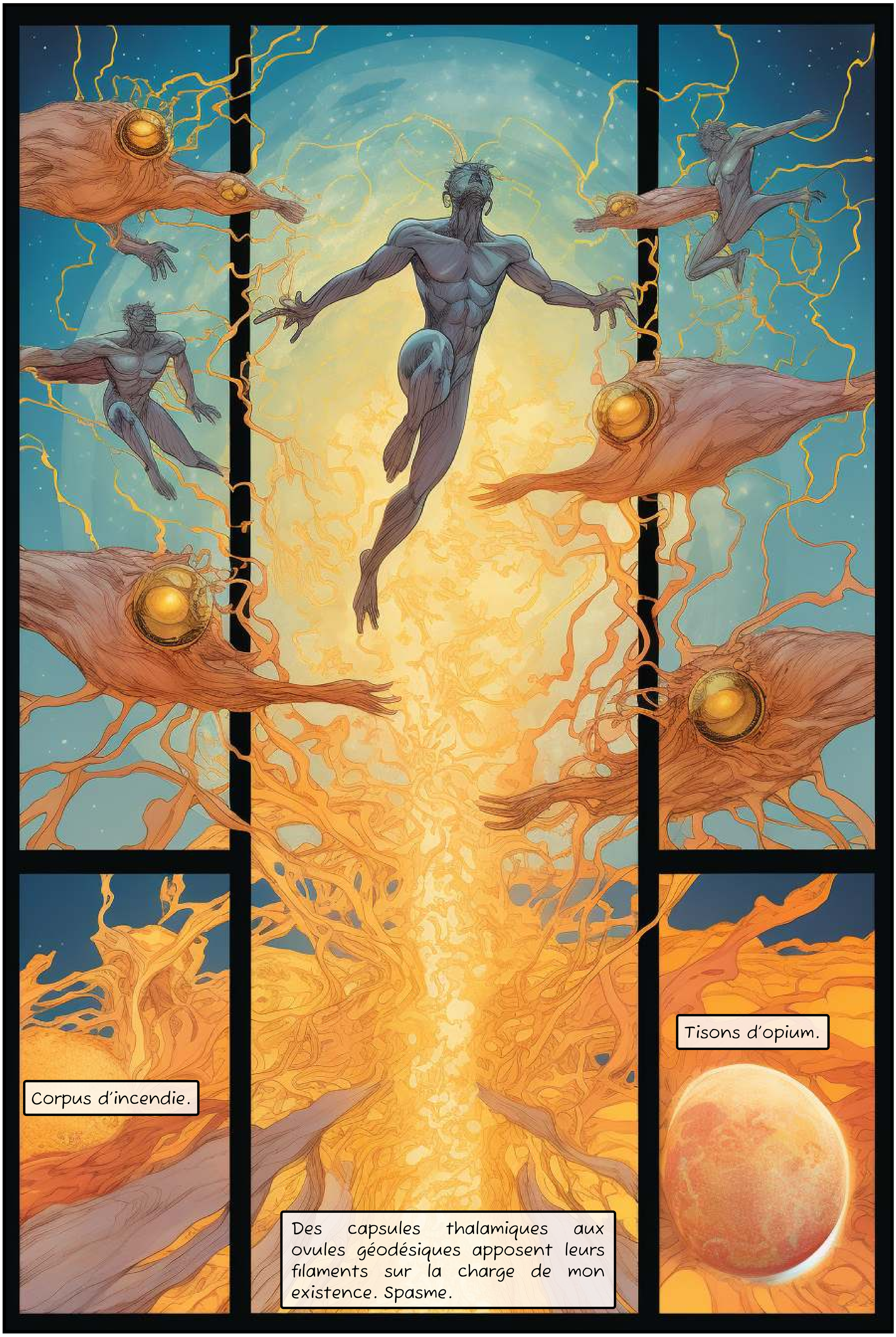

Le mariage du feu et de la mer, en heptade théophage et nourricière.
Les encres de l'humanité n'imbibent aucun papier, elles se volatilisent.

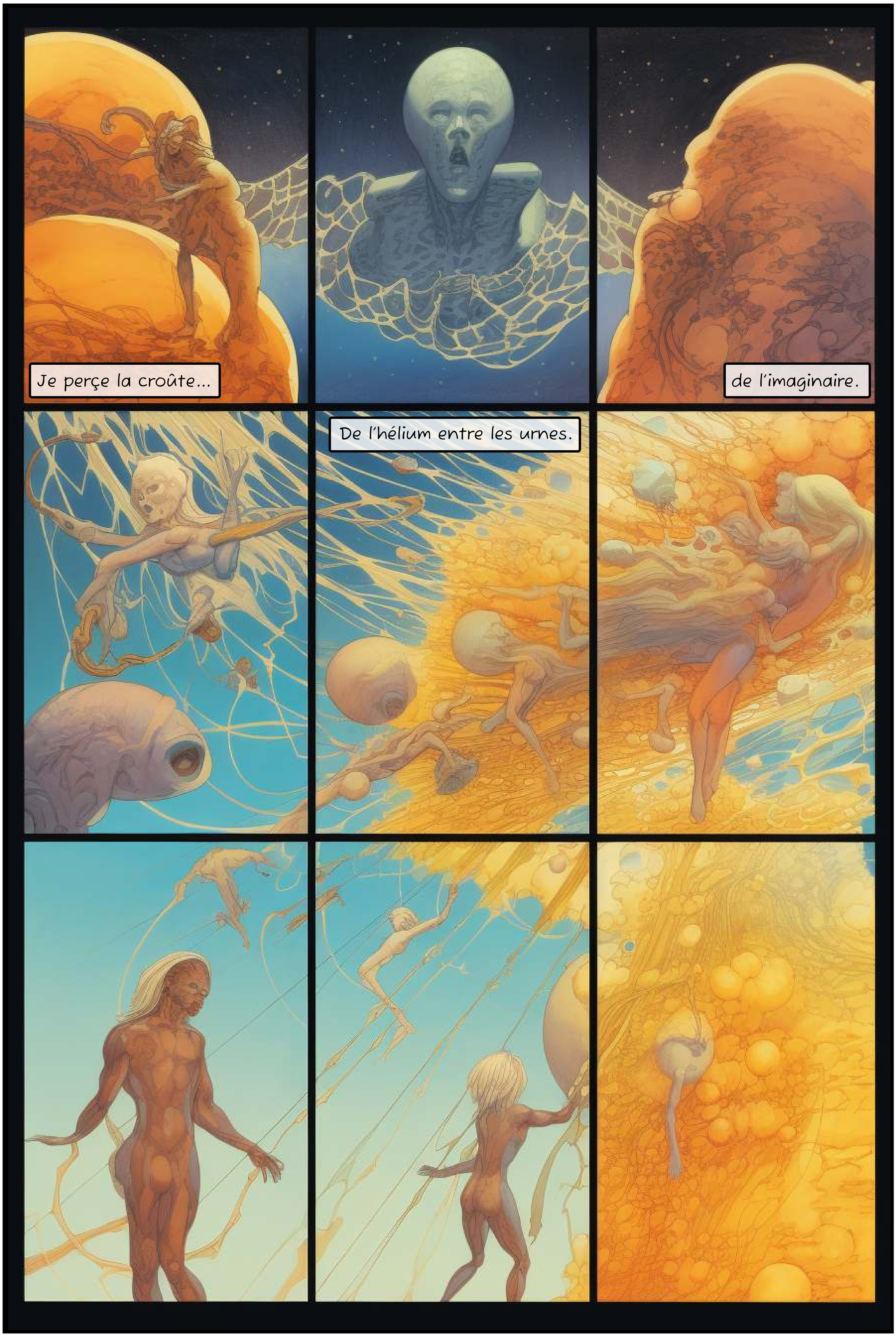
Leur prison de verre est un berceau.
Dans la chambre noire, à l'abris présumé de la tectonique, les pléïadiens observent la fertilisation de leur abîme. Une lentille de plus pour faire fondre les astres.

La naissance par l'implosion. Cette vision inviolable est une protection...
un déchirement d'alambic, un aleph gravé sur l'épitaphe sans nom.

Cartographie de nos membres...
déréglés et incandescents.
Entre chaque rayon de la roue, se forment...
les nœuds humains.

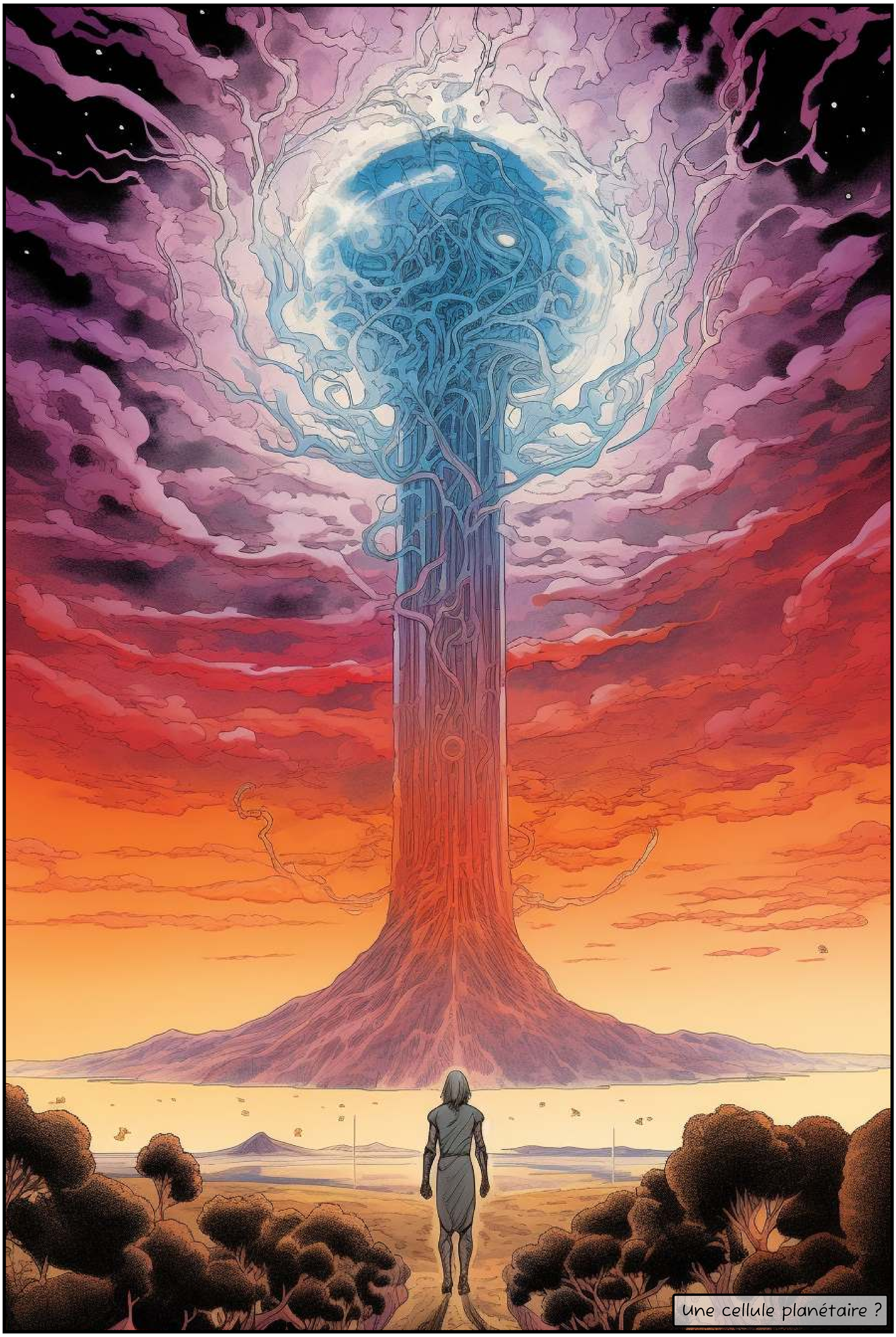

Notre conscience un corps céleste. Notre corps un écosystème. Notre douleur, un nouveau parfum.
L'esprit de la pierre s'éveille au passage du somnambule, pour qui le feu n'est que le mirage du jour.

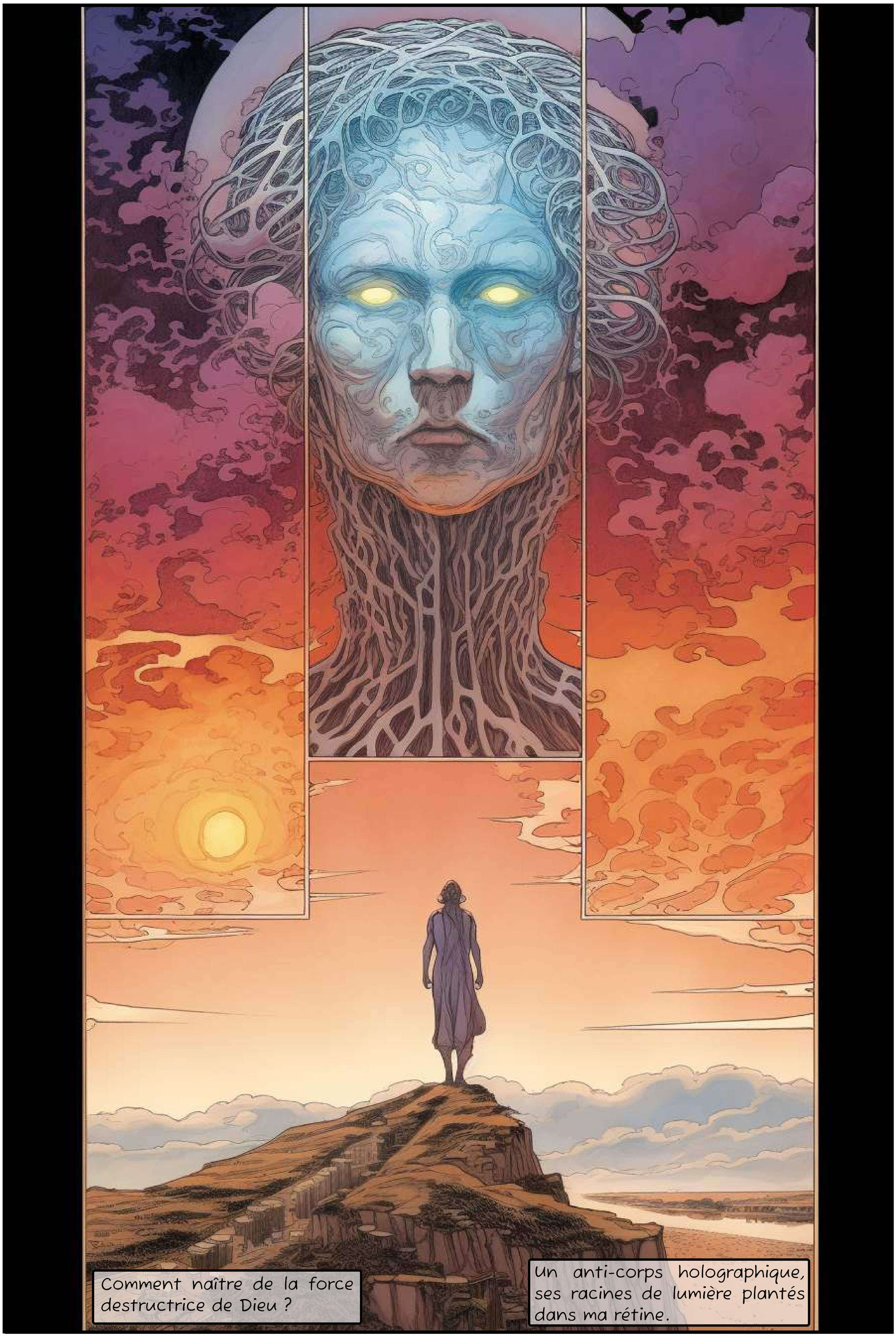

Corpus d'incendie.
Tisons d'opium.
Des capsules thalamiques aux ovules géodésiques apposent leurs filaments sur la charge de mon existence. Spasme.


Je perçe la croûte...
de l'imaginaire.
De l'hélium entre les urnes.

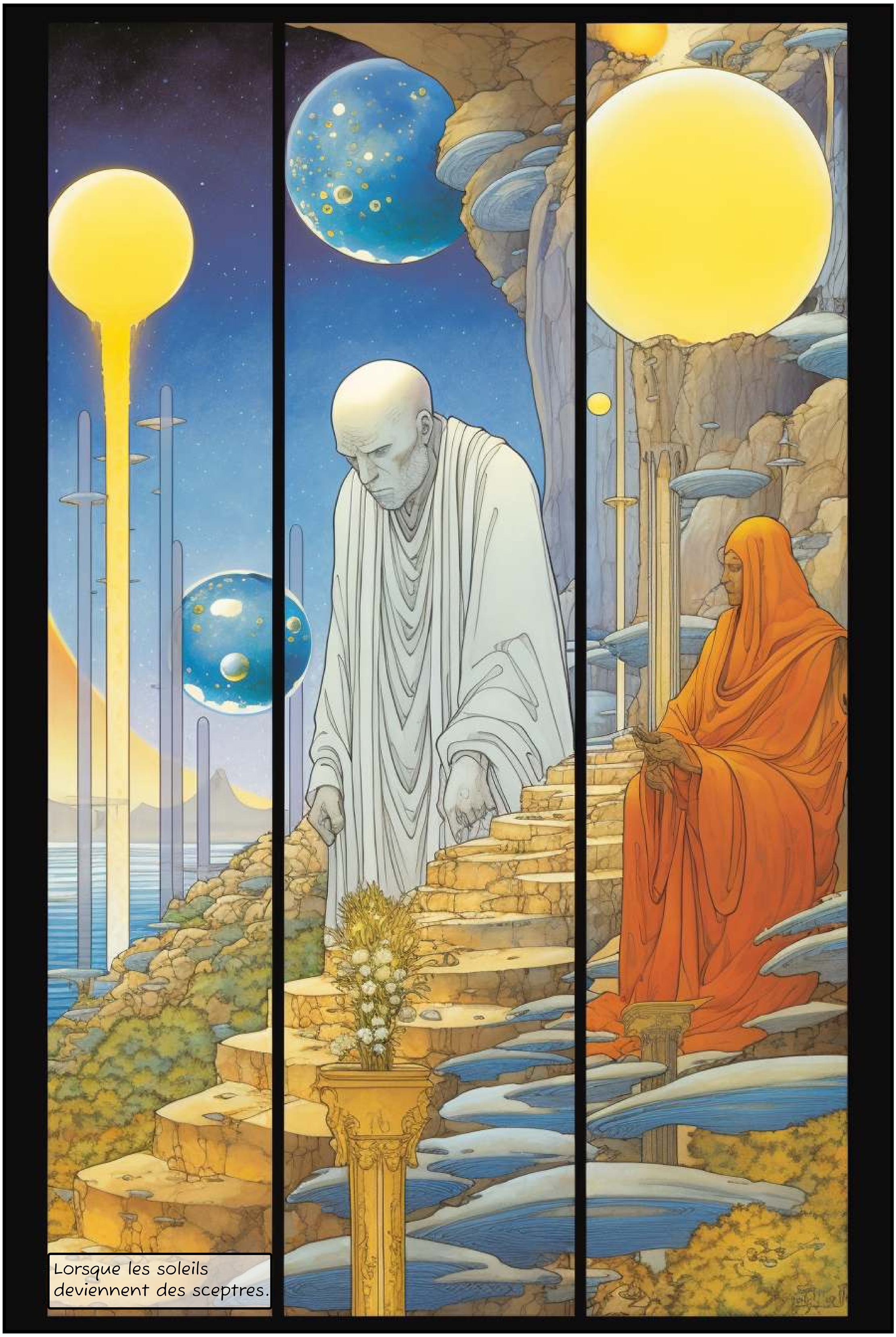
Suis-je vivant ? Cette arche se dirige-t-elle vers moi ? Si je suis la terre promise, pouquoi le fourmillement tellurique et les croisades lunatiques me sont étrangères ?

Le vertige théologique aura eu raison de notre gravité, et du contact avec d'autres déités, pensais-je. Seul les navigateurs de l'éther sont protégés de l'érosion de l'espiritus sanctis.
La destruction de la Tour est une protection, une empreinte dans le fond diffus cosmologique.


Une cellule planétaire ?


Comment naître de la force destructrice de Dieu ?
Un anti-corps holographique, ses racines de lumière plantés dans ma rétine.

Cette illusion ne m'appartient plus: elle est déjà exaucée....
Mes entrailles de métal donnent à la nature leur bleu électrique. Des champignons parcourent mes circuits


Lorsque les soleils deviennent des sceptres.

Je reviendrai inaugurer le printemps de l'errance.
L'arche n'apparaît qu'au solstice.

La nature...
est un miroir.

Et plus rien...
ne me retiendra.